

L'art de marcher à reculons

Michel Biron

Numéro 65, été 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/83557ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Biron, M. (2016). Compte rendu de [L'art de marcher à reculons]. *L'Inconvénient*, (65), 53–55.

L'ART DE MARCHER À REÇULONS

Michel Biron

Un jeune homme appelé Tomás, conservateur adjoint au Musée d'art ancien de Lisbonne en 1904, perd en une semaine son fils de cinq ans, son amoureuse et son père. Il décide alors, pour protester contre le mauvais sort qui l'afflige, de marcher à reculons, avec les inconvénients que cela suppose. Il apprend à éviter les réverbères et à ne pas se formaliser de ce que disent et pensent les gens qui le voient marcher ainsi, tête tournée, l'air un peu ridicule. Il n'a plus rien à perdre, ayant tout perdu, sauf un vieux journal qu'il traîne avec lui comme si sa vie en dépendait, rédigé par un prêtre au nom homérique, le père Ulisses, qui a vécu au 17^e siècle en Afrique dans une des colonies portugaises. Il y trouve des allusions à un étrange crucifix qui le mènera dans les Hautes Montagnes du Portugal, d'où le titre de ce quatrième roman de Yann Martel.

Les lecteurs de son bestseller *L'histoire de Pi* se retrouveront aisément dans cette fable où se mêlent le récit de voyage et la quête spirituelle, la mécanique automobile et la Bible, l'érudition zoologique et l'humour, le baroque et l'enfantin, la sophistication narrative

et la simplicité du style. L'auteur des *Hautes Montagnes du Portugal* reprend donc les mêmes ingrédients qui ont fait le succès de *L'histoire de Pi*, à ceci près que les montagnes remplacent la mer, l'automobile, le bateau et le singe, le tigre. Mais c'est toujours l'homme face à la perte des êtres chers, l'homme propulsé dans une solitude qui l'oblige à se demander comment vivre une fois confronté exclusivement à lui-même. Le roman pourrait se dérouler n'importe où, à n'importe quelle époque, tant il est vrai que de telles expériences de dénuement extrême traversent l'histoire de l'humanité, mais il trouve sa puissance dramatique (et comique, il faut le dire) dans le contraste entre notre modernité rationnelle et désenchantée, d'une part, et le désir de croire, d'autre part, même si cela suppose de marcher à reculons, de remonter le temps, de renouer avec la part primitive de l'être. Et chaque fois c'est l'animal qui fait la leçon à l'homme, l'ouvrant à une dimension à la fois inconsciente et totalement présente au monde, sans égard aux appartenances familiales, sociales ou nationales. Les moqueries de Voltaire qui disait à Rousseau avoir le goût de se mettre à

quatre pattes après avoir lu son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, trois siècles d'ironie romanesque sur les vertus et les bons sentiments, tout cela disparaît au profit d'une fable postmoderne où il ne faut plus avoir peur de marcher à reculons.

Les Hautes Montagnes du Portugal se compose de trois récits distincts qui finiront – un peu laborieusement – par converger dans le dernier récit, où un sénateur canadien, ayant perdu sa femme, décide de retourner au pays de ses parents, dans un village des Hautes Montagnes du Portugal. Lui aussi, à sa manière, marche à reculons : il tourne le dos à la vie qu'il a menée jusque-là, une vie active de politicien, de mari, de père. Il vend son luxueux appartement d'Ottawa et se débarrasse en une petite semaine de toutes ses « chaînes » : il donne ses livres et ses vêtements, vend ses meubles et ses électroménagers, remet ses papiers aux Archives nationales, ferme ses comptes bancaires, met fin à son abonnement au journal, etc. Le voici libre. Il laisse derrière lui ses collègues politiciens, son fils, sa sœur, tous médusés de le voir disparaître sans guère d'explication. Il

part seul, ou presque : s'il abandonne tout, c'est que, quinze jours plus tôt, il a décidé sur un coup de tête d'acheter un grand singe alors qu'il visitait un institut de recherche sur les primates en Oklahoma. Son compagnon s'appelle Odo et il joue un rôle majeur dans la suite de l'histoire. L'auteur le décrit avec la même passion documentaire déployée jadis par Zola pour raconter la vie des mineurs dans *Germinal*. Il fait d'Odo un véritable personnage, plus fascinant, plus réel, plus imprévisible, bref plus romanesque que les personnages humains.

Ce troisième récit est d'ailleurs, de loin, le plus romanesque au sens courant du terme, c'est-à-dire le plus riche en péripéties et le plus vraisemblable. Yann Martel n'a pas son pareil pour tirer toute la substance narrative possible de ce genre de scénario. L'odyssée du sénateur et d'Odo en voiture de l'Oklahoma jusqu'à New York, puis en avion jusqu'à Lisbonne, enfin dans une Citroën 2 chevaux jusqu'aux montagnes du Portugal, est particulièrement irrésistible. Le réalisme à la fois merveilleux et savant de Yann Martel fonctionne à plein dans ce *road novel* où l'intrigue n'a rien de forcé, le mouvement du récit suivant le mouvement des jours, rebondissant chaque fois sur la rencontre, toujours incongrue, toujours dangereuse, jamais banale, entre la bête et les humains (et parfois entre le singe et d'autres bêtes moins exotiques, comme de vulgaires chiens).

La magie de la fable opère moins dans le deuxième récit, mais celui-ci contient une théorie sur le roman et la religion qui résume bien l'imaginaire à la fois délirant et assoiffé de croyance de Yann Martel, comme si le héros hésitait entre l'aventure surréaliste et la parabole biblique. Ce récit, intitulé « Sur le chemin de la maison », a pour héros un médecin pathologiste de Lisbonne qui reçoit la visite en pleine nuit d'une inconnue prénommée Maria, venue des Hautes Montagnes, lui demandant de faire l'autopsie du cadavre de son mari, qu'elle transporte dans une valise. Plus loin, on apprendra que le médecin vient de perdre sa femme, également prénommée Maria. On ne sait pas trop ce qui est le plus étrange dans ce récit onirique : la découverte dans les

entrailles du mari d'un chimpanzé tenant dans ses bras protecteurs un petit ours brun, la scène où la veuve se coule dans le cadavre disséqué de son mari et demande au pathologiste de recoudre le corps, qui devient ainsi son tombeau, ou les paroles excentriques de la femme du médecin, citant de façon compulsive le psaume 22 : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Elle a beaucoup réfléchi à cette énigme au fil de ses nombreuses lectures. Au début, elle a cru que la solution passerait par le rire, comme chez Aristophane, Rabelais ou Molière, mais « l'humour comprend mal la religion ». Puis il y a eu les livres d'enfants, ceux qu'elle et son mari ont lus régulièrement à leur progéniture, mais la relecture de ces livres n'a entraîné que tristesse et nostalgie.

La vraie réponse à l'énigme du psaume 22, elle la trouve finalement chez Agatha Christie, qui aurait, selon elle, beaucoup en commun avec les évangélistes : d'abord, on ne trouve à peu près pas d'enfants dans leurs écrits, ensuite et surtout, leurs histoires ont pour moteur le crime le plus grave, celui d'enlever une vie. Les Évangiles se ramènent ainsi à une intrigue toute simple : qui a tué Jésus ? Les évangélistes seraient donc des sortes d'Hercule Poirot du 1^{er} siècle, qui lèvent le voile sur l'atrocité du monde : « Le monde des Évangiles est dur. Beaucoup de souffrance, souffrance du corps, souffrance de l'âme. C'est un monde d'extrêmes moraux où ceux qui sont bons ne sont que bons et où ceux qui sont mauvais s'obstinent à l'être. Le monde d'Agatha Christie est dur dans une égale mesure. » Conclusion prosaïque de la femme du médecin : son mari pourra lire désormais ses romans préférés en se disant qu'il cultive en même temps sa foi : « Le seul genre littéraire moderne qui se joue dans un registre moral aussi élevé que les Évangiles est le roman policier, jugé mineur ».

Yann Martel est meilleur romancier que philosophe ou théoricien littéraire. Ses longues digressions théologiques ou historiques font sourire, mais sans plus, et elles semblent contredites par l'univers de fiction qu'il invente. Nous sommes loin en effet du roman policier dans *Les Hautes Montagnes du Portugal*



et le monde qu'il décrit, malgré le deuil et la solitude, est tout sauf dur. Nous sommes à l'inverse là où le Mal n'est plus, là où il n'y a que des victimes, là où l'être se répare symboliquement, comme Tomás marchant à reculons, comme Maria qui se fond littéralement dans le cadavre de son mari, comme le sénateur canadien qui retrouve vie auprès de son singe Odo. Ces derniers se font mutuellement leur toilette, dépourvus de la moindre méfiance l'un vis-à-vis de l'autre. Le sénateur offre au chimpanzé une liberté qu'il avait perdue ; le singe lui offre sa seule présence, mais une présence si apaisante que l'homme ne se lasse jamais d'en interroger la beauté et la profondeur. Odo n'a pas besoin de faire quoi que ce soit, il se contente d'être : « C'est quelque chose de difficile à apprendre que de simplement rester assis là et de se laisser être. » Ce n'est pas le chimpanzé qui se laisse domestiquer (même s'il apprend à faire du gruau), mais plutôt le vieux sénateur qui redevient enfant, qui régresse dans la joie de ne plus rien désirer d'autre que la compagnie de son chimpanzé. « C'est donc là la véritable surprise : non qu'Odo cherche à être comme lui, mais que lui cherche à être comme Odo. »

Est-ce vraiment une surprise ? Il y a quelque chose du *Petit Prince* dans ce conte moral qui inocule du sens dans un monde posthistorique, postromanesque, posthumain. Ce singe qui nous tend les bras est éminemment sympa-

thique et rassurant : un cœur aussi pur à l'ère du capitalisme sauvage et du terrorisme planétaire est inespéré. Il répond aussi à la détresse de Tomás, dans le premier récit qui s'achève sur la découverte bouleversante du crucifix du père Ulisses. Jésus n'y apparaît pas comme un homme : c'est un chimpanzé, constate, horrifié, le pauvre Tomás, submergé par un sentiment de solitude : « Nous sommes des animaux apparus par pur hasard. Voilà ce que nous sommes, et nous n'avons que nous, rien d'autre – il n'y a pas de relation plus élevée. » Mais non, semble dire Odo à tous les Tomás et à tous les sénateurs du monde : vous n'êtes ni seuls ni abandonnés. Il suffit de marcher à reculons, il suffit de faire comme moi.

Il n'y a pas d'enfants dans ces récits, mais c'est tout comme, les personnages régressant peu à peu jusqu'à redevenir des enfants ou, mieux encore, jusqu'à ressembler à la bête que nous avons tous été jadis. Les sentiments y sont d'une

pureté extrême. L'amour de Tomás pour sa jeune amoureuse, pour son enfant, pour son père, est un amour immaculé, innocent. Tout comme l'amour du pathologiste pour sa Maria ou celui du sénateur pour sa femme. Tous ces personnages aiment comme on rêverait de savoir aimer, d'où leur force d'amour qui est si immense qu'elle permet de déplacer des montagnes, fussent-elles les Hautes Montagnes du Portugal. Nous marchons avec eux à reculons, nous nous couchons dans le corps de l'être aimé, nous renouons avec le singe qui lui-même renouera, à la toute fin, avec un mystérieux rhinocéros ibérique, espèce disparue depuis des siècles. Ce sont là des symboles poétiques, merveilleux, comme si le roman rêvait de réenchanter le monde.

En 2009, Yann Martel avait rédigé en deux nuits un poème lu à la planète entière, depuis la station spatiale où Guy Laliberté, du Cirque du Soleil, avait organisé un immense spectacle

télévisé soutenu par sa fondation One Drop. Le poème était une fable où dialoguaient le soleil, la lune et une goutte d'eau implorant de l'aide. Sauf erreur, il n'a jamais été publié sous forme de livre : c'était une sorte de *happening* médiatique, un poème de circonstance entièrement destiné à promouvoir une cause humanitaire et qu'on peut lire sur des sites Web comme celui de Tourisme Montréal. Il n'y a bien sûr aucune commune mesure entre un texte improvisé de la sorte et *Les Hautes Montagnes du Portugal*, à cela près qu'on trouve ici le même désir de croyance et d'espoir que dans la fable à thèse. Le roman est trop déconstruit pour rejoindre un aussi vaste public, mais il est fait pour plaire. ■

LES HAUTES MONTAGNES DU PORTUGAL
Yann Martel
XYZ, 2016, 345 p.



HANS-JÜRGEN GREIF

COMLOTS À LA COUR DES PAPES

Les trois complots que raconte ici **Hans-Jürgen Greif** se déroulent en Italie, dans l'entourage des grands papes de la Renaissance. Autour de Sixte IV, de Benoît XI, de Boniface VIII et de Léon X, entre autres, se dévoilent des tractations et jeux de couloirs qui mettent en scène les plus grands noms de l'histoire. Déchirée par la peste et les conflits familiaux, religieux et économiques, l'Europe apparaît ici comme un vaste territoire constamment redéfini par les Borgia, les Médicis, les Colonna et autres grandes familles, de même que par les enjeux engendrés par les croisades et le choc des conflits armés avec les Ottomans.

252 pages; 26,95 \$

Aussi disponible en format électronique

L'instant même
www.instantmeme.com